

**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée  
**Band:** 10 (1889)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Bulletin mensuel : (4 mars 1889)  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-133618>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 29.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**BULLETIN MENSUEL** (4 mars 1889<sup>1</sup>).

Dans un article assez étendu sur les dégâts occasionnés par les **sauterelles** en Algérie, la *République française* préconise un nouveau genre de destruction de ces acridiens, qui paraît pouvoir être appliqué aux territoires les plus menacés d'une prochaine invasion. M. Charles Brongniart a fait récemment à l'Académie des sciences une communication, dans laquelle il a insisté sur le fait que les *entomophthorées*, champignons microscopiques, sont très répandus dans la nature, et qu'ils amènent la destruction normale, rapide et certaine d'un grand nombre d'insectes nuisibles dont on cherche vainement à se débarrasser par des moyens coûteux et souvent peu pratiques. L'année dernière, depuis la fin d'août jusqu'au mois d'octobre, M. Brongniart a constaté qu'un entomophthora particulier (*entomophthora grylii*) a attaqué et détruit des quantités considérables d'acridiens d'espèces variées. Tous les criquets sont attaqués rapidement par ces champignons. Ils deviennent lourds d'abord, puis grimpent péniblement le long des brins d'herbe et, s'y cramponnant fortement, meurent au bout de 24 heures environ. On retrouve des entomophthora, sous deux formes, à l'intérieur du corps des insectes morts. On peut les récolter en été et en automne, les conserver pendant l'hiver et les semer au printemps suivant. De là l'idée de semer ces champignons sur des insectes communs, qu'ils détruisent et qu'on peut se procurer en quantités considérables, sans aucun frais, sur les larves de mouches, par exemple. Celles-ci, tuées par le cryptogame, seraient séchées, pulvérisées, et serviraient à couvrir les champs aussi facilement qu'on les recouvre d'engrais chimiques. Les champignons parasites seront peut-être le moyen le plus efficace de prévenir, en Algérie, de nouveaux désastres, comme celui dont souffre encore actuellement la province de Constantine.

Messedaglia-bey, gouverneur égyptien de Wady-Halfa, a reçu des nouvelles du **Soudan oriental** par un sous-officier de l'armée du khédive, nommé Mahomet Shelabi, arrivé récemment du **Darfour** où il était resté depuis la fin de 1884. Il faisait alors partie de la garnison de El-Fasher, capitale du Darfour, qui était assiégée depuis le commence-

<sup>1</sup> Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

ment d'octobre 1884 par les troupes du mahdi renforcées de la garnison égyptienne de Bara qui avait passé à l'ennemi. A la fin de décembre 1884, les mahdistes s'emparèrent des sources, ce qui amena au bout de huit jours la reddition de la place. Quand le mahdi eut quitté le Darfour, un petit-fils du vieux sultan en chassa les derviches qu'il y avait laissés et gouverna la province pendant un an ; mais il fut tué dans une bataille et le Darfour retomba aux mains des mahdistes. Le sultan du Wadaï groupa autour de lui les forces des petits États voisins et, vers la fin de 1887, il attaqua le mahdi un peu à l'ouest de El-Fasher, détruisit son armée et fut maître du Darfour. Shelabi, parti du Darfour à la fin de 1887, arriva en février 1888 à Omdurman, quartier général du mahdi, où il resta jusqu'au 23 novembre. Voici les renseignements qu'il y a recueillis sur la situation du Soudan. Dans le Kordofan, les villes de El-Obeïd et de Bara sont solidement acquises au mahdi qui est originaire de cette contrée, mais les tribus voisines ne partagent pas ces dispositions. Les tribus nubiennes du nord du Kordofan, qui avaient pris 4000 carabines Remington à l'armée de Hicks-pacha, s'en sont servies pour repousser les troupes que le mahdi avait envoyées contre elles afin de se faire livrer ces armes. A l'est, les Hadendowas sont entrés en négociations avec le gouvernement égyptien. Plus au sud et vers l'intérieur, les tribus de l'Atbara et celles qui les entourent sont en révolte contre le mahdi. Sur la frontière d'Abyssinie, il a éprouvé un sérieux échec à la suite des actes de cruauté par lesquels a été signalée la prise de Gondar. A la date du 23 novembre on était, à Omdurman, sans nouvelles de sept détachements envoyés vers Fashoda pour percevoir l'impôt des Shilloucks et des Dinkas. Le steamer *Bordoin*, arrivé du Bahr-el-Ghazal, avait apporté au mahdi une demande de renforts motivée par des revers éprouvés dans la région du haut Nil.

Un correspondant du journal le *Temps* fait un triste tableau de l'état dans lequel se trouve la région située entre la côte de la mer Rouge et les plateaux d'**Abyssinie**, depuis le commencement de la guerre entre les Italiens établis à Massaouah et le négous. Les populations musulmanes, Shohos et Assaortins, qui l'habitent, ne connaissent guère d'autre moyen de vivre que de piller à droite et à gauche tout ce qui passe ; il n'existe aucune sécurité pour les voyageurs et les caravanes qui vont de la côte dans l'intérieur ou qui en reviennent. En général la caravane est arrêtée, et suivant qu'on suppose qu'elle est riche ou pauvre, on lui demande un droit de passage plus ou moins élevé, droit qui n'est autre chose qu'une rançon ; la discussion s'engage entre les Assaortins et les

voyageurs, les premiers demandant beaucoup, les seconds tâchant de donner peu; si l'Européen veut brusquer les choses, il risque de tout perdre; au contraire, après une demi-journée, même une journée de discussion, et moyennant un ou deux talaris<sup>1</sup> par personne, souvent tout s'arrange et la caravane se remet en marche.

Les caravanes commencent à reprendre le chemin de Massaouah. Depuis le mois de septembre les autorités italiennes ont permis et même encouragé le commerce avec l'intérieur, afin de porter un peu remède à la misère affreuse qui règne dans le **Tigré**. Ce pays a eu longtemps à nourrir la nombreuse armée du négous et, en Abyssinie, l'armée est une plaie terrible; lorsque les soldats passent dans un village, ils ne laissent plus rien à manger derrière eux; de plus une épidémie a fait périr tous les bestiaux, la seule richesse des habitants; aussi, aujourd'hui, les populations meurent-elles littéralement de faim: il n'est pas rare de rencontrer des enfants que leurs parents ont abandonnés, ne pouvant les nourrir. M. Russ, Européen, qui habite Adoua depuis de longues années, a apporté à la côte des nouvelles exactes de la situation de l'Abyssinie. Le négous et Ras Aloula sont toujours à guerroyer dans le Godjam; dans le Tigré, il n'y a plus que les deux mille soldats de Debeb, et à Keren se tient Barambara-Kafel allié des Italiens.

M. **Jules Borelli** a adressé à M. Antoine d'Abaddie, de l'Institut, une lettre accompagnée d'une carte donnant une idée approximative des pays qu'il a pu visiter au sud du Choa, jusqu'au 6°, 20' lat. nord, un peu avant le confluent de la petite rivière Bouka avec l'**Omo**, et plus au sud que les explorateurs italiens Cecchi et Chiarini. N'ayant pu pousser plus avant dans l'intérieur, il s'est procuré quantité de renseignements sur les autres districts qu'il n'a pas explorés lui-même. Il a fait venir de plusieurs côtés, de presque tous les royaumes du sud où il n'a pu pénétrer, des gens qui avaient voyagé, et c'est sur leurs récits, concordant tous, à quelques exceptions près, qu'il a tracé la carte susmentionnée<sup>2</sup>. Jusqu'ici l'on croyait, — et M. Élisée Reclus était encore de cet avis, — que l'Omo se dirigeait vers l'est et qu'il formait la Juba, tandis qu'il se dirige vers l'ouest, puis au sud, et par 2° environ, forme le grand lac Schambara. Au delà de ce lac, les renseignements deviennent moins précis. Les plus nombreux disent qu'une rivière en sort allant

<sup>1</sup> Le talari vaut environ 4 francs.

<sup>2</sup> Voir la Carte dans les *Comptes rendus* de la Société de géographie de Paris, 1889, p. 37, et dans le *Bulletin* de la Société italienne de géographie, 1889, p. 84.

vers le S.-O. ; quelques-uns prétendent que le lac n'a point d'écoulement visible, que le soleil et la terre absorbent l'eau ; d'autres enfin hésitent, mais ils n'ont pas fait le tour du lac. A ce sujet, M. d'Abbadie a adressé à la Société de géographie de Paris une note dans laquelle il rappelle que M. Th. Gilbert, professeur de mécanique rationnelle à l'Université de Louvain, supposait, il y a une dizaine d'années, que l'Omo coulait au sud et formait un des tributaires du Victoria-Nyanza. Il est vrai que Stanley qui a fait le tour de ce dernier lac n'avait signalé aucun grand affluent à l'est de son émissaire, le Nil. Toutefois le silence de Stanley ne prouve pas que l'hypothèse de M. Gilbert ne soit pas fondée<sup>1</sup>. On peut admettre que la rivière avant de se verser dans le lac se divise en plusieurs bras dont les embouchures ont pu être masquées par des rideaux de végétation. La vitesse des courants peut être nulle dans le lac, et, dans sa rapide exploration, Stanley n'a pas eu le temps d'ajouter des renseignements sur les contrées voisines.

Le sultan de **Witou** qui avait accepté le protectorat allemand, à la suite de la convention que les frères Denhart avaient conclue avec lui, est mort de l'éléphantiasis qui le condamnait depuis un certain temps à garder la chambre. Quoique son territoire fût petit, son influence personnelle s'étendait fort loin, jusque dans la région des grands lacs et dans les pays gallas. Son neveu, Fumo Bakari, qui depuis plusieurs années participait aux affaires, lui a succédé. Depuis que les Allemands ont établi leur protectorat sur ce pays, ils ont aussi pris en mains le commerce du caoutchouc, dont la préparation est une des branches les plus importantes de l'industrie de cette région. Les autres objets d'exportation sont l'ivoire, les plumes d'autruche, les peaux et la corné. Les moutons et les chèvres abondent, les ânes servent de bêtes de somme et les chameaux sont employés à faire mouvoir les moulins à huile ; tout récemment on a importé des chevaux. Les bêtes fauves sont nombreuses, ainsi que les buffles, les rhinocéros, les hippopotames, les antilopes, les sangliers etc. Les steamers de la ligne British India font escale toutes les quatre semaines à l'île de Lamou.

Le Dr Meyer a communiqué à la Société de géographie de Berlin une lettre de M. **O. Ehlers** qui, après lui, a tenté de faire l'ascension du **Kilimandjaro**. Primitivement ces explorateurs devaient faire cette ascension ensemble. Mais la Société de l'Afrique orientale chargea

<sup>1</sup> Les informations rapportées par le comte Teleki, de sa expédition au lac Basso Narok (voy. p. 36), ne permettent guère d'admettre l'hypothèse de M. Gilbert.

M. Ehlers de se rendre à la station de Moshi, au pied méridional du Kilimandjaro, pour en remplacer le directeur qui était tombé malade. A Taveta, sur la route de Mombas à Moshi, il trouva un naturaliste américain, le Dr Abbott, qui y est établi déjà depuis un certain temps. Ce fut avec lui qu'il organisa son expédition. Jusqu'ici, les ascensions de Johnston, du comte Teleki et du Dr Meyer s'étaient faites du côté de l'est; M. Ehlers et le Dr Abbott résolurent de faire la leur du côté du nord, espérant qu'ils parviendraient plus facilement au sommet. Voici comment il raconte la dernière partie de l'ascension. « Le 18 novembre à 5 heures, nous quittâmes notre dernier campement sur le haut plateau, entre le Kibo et le Kimaouensi<sup>1</sup>. Le ciel était sans nuages, les deux sommets tout couverts de neige, mais parfaitement visibles. Après une heure de marche sur le versant nord, nous tournâmes au sud vers le Kibo. Nous traversâmes d'abord pendant quelque temps des blocs de lave et des tas de cendres. A sept heures, à une altitude de 5200 mètres, M. Abbott fatigué dut renoncer à aller plus loin. La neige amollie par le soleil rendait la marche très difficile. Vers dix heures j'atteignis la paroi de glace que vous connaissez bien, et qui entoure le sommet. Il est impossible d'en faire l'ascension, car, en beaucoup d'endroits, elle est en surplomb. Je cheminai un certain temps le long du pied de cette muraille dans l'espoir de trouver du côté occidental un passage pour monter plus haut, mais la pente devenant trop abrupte, je dus rebrousser chemin. Après avoir redescendu un moment, je recommençai à gravir la montagne, j'atteignis avec beaucoup de peine le côté N.-O., et d'un certain point j'eus la vue d'un cratère. Je n'avais ni oppression ni palpitations. Vers midi je rejoignis M. Abbott, le visage et les mains brûlés par la réverbération du soleil, les lèvres fendues, et rendu presque aveugle par la neige. Dès que je serai tout à fait rétabli, je me dirigerai vers le mont Mérou. » D'après une communication insérée dans la *Tägliche Rundschau* de Berlin, M. Ehlers a trouvé à plus de 5000 mètres, dans la neige, les traces d'un éléphant ainsi que celles de buffles et d'antilopes. Il a vu une espèce d'antilope inconnue jusqu'ici et beaucoup de phénix dont il a rapporté des pennes. Il a fait une collection assez complète des plantes, herbes et mousses des diverses régions de la montagne.

L'*African Times* ne nous a apporté aucune explication sur les affaires de Mombas. C'est au *Church Missionary Intelligencer and Record* que nous devons emprunter nos renseignements sur les projets de la **Bri-**

<sup>1</sup> Les deux sommets du Kilimandjaro.

**tish East African Company**, en vue de l'exploitation des territoires situés dans la zone d'influence anglaise entre la Wanga et la Tana. D'après une lettre de M. Price, missionnaire à Rabaï, M. Mackenzie et ses agents ont déjà levé le tracé d'une route de commerce pour voitures et chameaux de Rabaï à travers l'Ou-Kambani. Elle mettra les stations de la côte en communication avec celles de l'intérieur, tout d'abord avec celle de Goulou-Goulou, à trente kilom. de Rabaï. La Compagnie compte la prolonger jusqu'au lac Baringo, d'où un embranchement conduira au Kavirondo, et un autre à Wadelaï. La Compagnie emploie un grand nombre des chrétiens indigènes de Rabaï comme porteurs ou autrement. Elle a établi à Goulou-Goulou une grande station et un dépôt de marchandises. Au N.-O. s'étend le plateau de Mboungou, à une altitude de 160<sup>m</sup> à 200<sup>m</sup>. A quelque distance sont trois villages Wa-Kamba dont les habitants ont beaucoup de bestiaux et sont très contents d'avoir au milieu d'eux des Européens comme protecteurs contre leurs redoutables ennemis les Masaï. La Compagnie engage instamment la Société des missions anglicanes à créer des stations le long de la route qu'elle commence à ouvrir. La Mission des Universités et la Mission romaine française désiraient aussi s'installer dans ce champ de travail, mais M. Mackenzie a répondu que M. Price y avait déjà commencé une œuvre, et qu'il était préférable que toutes les stations qui seront créées le long de cette route appartinssent à une seule société.

Les *Missions catholiques* publient une lettre du R. P. Guillemé, de la **mission de Kibanga** sur le Tanganyika, dans le voisinage de la tribu des **Wa-Bembé**, peuplade encore anthropophage, quoique déjà un peu familiarisée avec les blancs auxquels ils font de fréquentes visites pour troquer leurs produits : maïs, millet, manioc, haricots et arachides contre du sel, des chèvres, des perles ou des pioches. Ils cultivent un tabac qui est très apprécié, non seulement des indigènes, mais encore des Européens ; il est déjà devenu un article de commerce très recherché. C'est une des rares tribus de l'Afrique équatoriale qui n'aient pas encore laissé les musulmans pénétrer chez elle. Protégés par les hautes montagnes qu'ils habitent et où les esclavagistes n'osent se hasarder, ils assistent de loin aux déprédations commises sur les indigènes riverains du lac, et ceux-ci sans cesse pillés par les chasseurs d'hommes sont allés en grand nombre chercher la sécurité dans ces montagnes. D'ailleurs, les Wa-Bembé eux-mêmes ont été souvent victimes de ces pillards, lorsque venant vendre leurs produits aux habitants de la plaine ils ont été surpris par les esclavagistes et obligés de jeter leur fardeau,

pour échapper par la fuite à la dure servitude qui les attendait s'ils avaient eu le malheur de tomber entre les mains de leurs ennemis. Ils sont bons travailleurs. Lorsqu'ils recourent à l'intermédiaire des missionnaires, c'est toujours pour demander la paix. « Dites au chef de la presqu'île d'Ubwari, » ont-ils souvent répété, « de nous laisser tranquillement cultiver nos champs, et faire notre petit trafic de vivres; nous serons heureux : l'abondance viendra dans le pays, et nous vous fournirons la nourriture nécessaire à vos nombreux enfants. Maintenant, sans cesse tracassé par nos voisins, nous ne pouvons travailler qu'en tenant la pioche d'une main et la lance de l'autre. »

Le Comité des Sociétés unies pour la protection des indigènes contre l'importation des **spiritueux** a chargé une députation de présenter à lord Salisbury un mémoire demandant que le gouvernement britannique fit des démarches auprès du gouvernement allemand, pour que l'Allemagne et l'Angleterre s'unissent en vue de garantir les natifs des territoires africains placés sous leur protectorat, contre les maux causés par l'importation des spiritueux d'Europe. Tout en reconnaissant les efforts que sir Ed. Malet avait faits en ce sens à la Conférence de Berlin, le duc de Westminster, au nom de la députation, fit observer que le principe de la prohibition devait être préféré à l'adoption de droits de patente très élevés. A cela lord Salisbury répliqua que quoique le gouvernement anglais sympathisât entièrement avec le but que se propose le Comité, la protection des indigènes, et qu'il voulût tout tenter pour restreindre le mal causé aux natifs par les spiritueux, il ne pouvait pas espérer voir se produire une entente générale des gouvernements sur le principe de la prohibition. Les États-Unis en particulier ont répondu que leur Constitution ne leur permettait pas de conclure avec les autres puissances un arrangement dans ce sens. En outre la concurrence du commerce des diverses nations européennes s'y oppose. La production y est poussée avec vigueur et leur procure des bénéfices considérables; aussi les intérêts engagés dans la question ne permettraient-ils pas d'espérer obtenir une prohibition générale. Il y a lieu de tenir compte des opinions des autres nations, et de se borner à profiter de toutes les occasions pour insister auprès de leurs gouvernements respectifs afin qu'ils consentent à imposer des droits élevés à l'importation.

M. Louis Catat, ancien officier de marine et docteur en médecine, et M. Georges Foucart, ingénieur des arts et manufactures, chargés d'une mission d'exploration à **Madagascar** sont partis de Marseille avec

M. C. Maistre que leur a adjoint le Ministère de l'instruction publique. Ils doivent pendant deux ans parcourir le nord, l'ouest et le sud de l'île. Dans la partie méridionale, au-dessous du 22° lat. sud, ils auront à étudier, au point de vue géographique, une contrée qui est encore presque inconnue, à en déterminer le système orographique, le cours des principaux fleuves, et à recueillir des collections scientifiques. Cette partie du voyage ne sera pas la plus facile, car jusqu'à présent les peuplades qui habitent le sud se sont opposées à l'entrée des étrangers. Du côté de l'ouest, la grande étendue de pays comprise entre le massif central et la côte au-dessous du cap Saint-André, offrira aux voyageurs un vaste champ d'études. Enfin dans le nord les explorateurs s'attacheront à déterminer la ligne de faîte et la topographie générale du pays depuis l'Antsianaka jusqu'au cap d'Ambre.

Le *Blue Book* sur les affaires du **Be-Chuanaland** placé sous le protectorat britannique renferme une longue communication de Khama, roi des Ba-Mangwato, de laquelle nous extrayons ce qui suit sur les intentions des Ma-Tébélé. Les Ba-Toka, d'au delà du Zambèze, ont engagé les Ma-Tébélé à passer le fleuve et à leur aider dans leurs entreprises contre les Ba-Rotsé; ils ont préparé des canots pour leur faciliter le passage. Lewanika, roi des Ba-Rotsé, en est informé et, dit Khama, il vient de m'écrire : « Je sais que vous êtes sous la protection de la reine d'Angleterre, mais j'ignore ce que cela signifie. On dit qu'il y a des soldats établis chez vous, et des chefs envoyés par la reine pour prendre soin de vous et vous protéger contre les Ma-Tébélé. Dites-moi tout en ami. Êtes-vous heureux et pleinement satisfait ? Les procédés et les lois des blancs ne vous sont-ils point à charge ? Dites-moi tout, car j'ai un grand désir d'être placé comme vous sous le protectorat d'un grand souverain comme la reine d'Angleterre. » — La réponse de Khama n'est pas indiquée. En revanche le *Blue Book* publie les réclamations de Khama contre tels et tels concessionnaires d'exploitations minières qui menaceraient de compromettre ses États par l'importation de spiritueux. « Je crains moins Lo-Bengula que l'eau-de-vie, » dit-il ; « j'ai combattu contre lui lorsqu'il avait les guerriers de son père amenés de Natal, et l'ai repoussé. Mais lutter contre la boisson, c'est combattre contre les démons et non contre des hommes. Je crains plus les liqueurs des blancs que les assagaies des Ma-Tébélé, qui tuent les corps des hommes, tandis que les liqueurs les détruisent, âmes et corps, et pour toujours. Ne me demandez pas de jamais ouvrir la porte aux spiritueux. »

Le lieutenant **Baert** est rentré à Bruxelles vénant des **Stanley-**

**Falls**, après un séjour d'un an auprès de Tipo-Tipo, auquel il était attaché en qualité de secrétaire. Il a recueilli, de la bouche des envoyés de **Stanley** arrivés aux Falls le 24 août 1888, des renseignements dont l'*Indépendance belge* a publié un résumé. Ils avaient la physionomie très défaite et semblaient avoir subi de grandes privations. Le lieutenant Baert lui-même s'est rendu à Yambouya et de là a fait une journée de marche sur la route où Stanley s'est engagé pour aller au secours d'Émin pacha. Il est tombé au milieu d'un pays marécageux, de rivières presque impraticables, de hautes herbes où l'expédition n'a pu se frayer une route qu'en faisant jouer de la hache à cinquante hommes. Au delà les difficultés ont dû s'accroître, car, de l'aveu même de ses messagers, Stanley a mis dix mois pour faire le trajet de Yambouya à Wadelaï, tandis qu'après avoir été ravitaillé par Émin il ne lui a fallu que 82 jours pour revenir jusqu'à Nurenya, la localité riveraine de l'Arououimi, que, dans sa dernière lettre, Stanley désigne sous le nom de Banalya, et qui n'est située qu'à sept jours de marche de Yambouya. L'expédition y était arrivée dans trente canots, ce qui indique une voie fluviale praticable. Au surplus, les envoyés de l'explorateur ont reconnu que l'expédition avait eu, au terme du voyage, une lutte à engager contre une peuplade habitant les rives du lac Albert-Nyanza. Peuplade géante, disent-ils. Et dans leur langage pittoresque ils ajoutent : « Ces Africains-là sont aussi grands assis que nous le sommes debout. » Le lieutenant Baert croit pouvoir conclure de ces faits que l'expédition Stanley n'a atteint Wadelaï qu'au prix des plus rudes efforts. Elle a dû être secourue par Émin plutôt qu'elle ne l'a secouru. Au moment où le lieutenant Baert quittait les Stanley-Falls, arrivait un paquet de lettres de Stanley, écrites au moment où il quittait Nurenya pour retourner à Wadelaï. Elles parviendront en Europe par le prochain courrier des Stanley-Falls, probablement dans le courant de mars.

Le lieutenant Baert croit que Stanley ne reviendra en Europe ni par le Congo, ni par Zanzibar, mais qu'il tentera avec l'aide d'Émin pacha, d'enlever le Soudan au mahdi pour le rendre à la civilisation. Voici comment il explique le refus de **Tipo-Tipo** d'accompagner Stanley à Wadelaï. « Ce n'est pas l'envie de rejoindre Stanley qui a manqué à Tipo-Tipo. Il aurait pu acheter sur la route quantité d'ivoire ; c'eût été pour lui un voyage « d'or ; » aussi a-t-il beaucoup hésité avant d'y renoncer. Les scrupules les plus honorables l'ont déterminé, réflexion faite, à demeurer à son poste. Il savait le roi Léopold intéressé à l'expédition Stanley ; mais le *modus vivendi* établi aux Falls lui a semblé de

date trop récente pour pouvoir supporter à ce moment le risque d'une absence prolongée. Voilà à quel ordre d'idées le vali a fini par obéir, en s'abstenant de rejoindre Stanley. A sa place, il a dépêché auprès de l'explorateur une forte caravane de renforts, composée de plusieurs centaines d'hommes, et commandée par un de ses propres parents, Selim-ben-Mahomed, riche trafiquant de Zanzibar, connaissant à fond les contrées de l'Arououimi et ayant tout ce qu'il faut pour seconder puissamment l'expédition Émin. Cette caravane doit avoir opéré sa jonction avec l'expédition à l'heure qu'il est. Bref, le roi Léopold et Stanley auraient en Tipo-Tipo non pas un secret ennemi, mais un auxiliaire des plus précieux, destiné à devenir un important intermédiaire entre la civilisation blanche et la barbarie noire. »

Pendant que les ingénieurs belges préparent la construction du chemin de fer destiné à relier le bas Congo au Stanley-Pool, les Français travaillent à faciliter les communications entre l'Atlantique et Brazzaville par le **Quillou-Niari**. M. Jacob, ingénieur, qui, déjà en novembre 1887, avait envoyé un rapport sur le tracé général d'un chemin de fer à partir du bas Quillou, est rentré récemment en France après avoir fait une étude sérieuse et un nivelllement de la région des rapides du Quillou en vue d'utiliser ce fleuve comme voie navigable. Pour établir sa navigabilité, il suffira d'établir un barrage en amont de N'gotou. Le niveau des eaux sera ainsi élevé d'une manière suffisante jusqu'à un point distant de Brazzaville de moins de cent kilomètres. Sur cet intervalle il restera à organiser les transports par les moyens que l'on voudra choisir et qui pourront être améliorés suivant les nécessités et le développement du trafic. Un arrêté ministériel a été publié portant ce qui suit :

**ART. 1.** — Sont autorisées la mise à l'étude et l'exécution, au moyen des ressources locales, de travaux ayant pour but d'améliorer la navigation du Quillou-Niari et de créer éventuellement une voie de communication entre le Quillou et Brazzaville.

**ART. 2.** — Il sera statué par le conseil d'administration du Gabon et du Congo français sur les plans et devis de ces travaux et leur mode d'exécution, ainsi que sur les voies et moyens qui pourraient leur être affectés.

**ART. 3.** — En cas d'exécution des travaux par une compagnie concessionnaire, un décret fixera les tarifs à percevoir, ainsi que le montant de la garantie d'intérêt payable sur le budget local, s'il en est accordé une.

**ART. 4.** — Aucune dépense résultant de l'exécution des travaux pré-

vus aux articles qui précèdent ne pourra être mise à la charge de l'État autrement que par une loi.

Nous avons eu le plaisir de voir, à leur passage à Genève, deux jeunes missionnaires, MM. Allégret et Tesseirès, que le Comité de la Société des missions protestantes de Paris envoie au **Congo français**. On se rappelle que déjà en 1840 la France et l'Angleterre s'unirent pour combattre la traite dans cette région, et l'un des fruits de leur activité fut la fondation, au Gabon, de Libreville, qui devait servir de lieu de retraite aux esclaves fugitifs. Savorgnan de Brazza dans ses explorations de l'Ogôoué et du pays compris entre ce fleuve et le Congo, a réussi à gagner la confiance et l'affection des indigènes qui l'appellent le père des esclaves. Il a fondé Brazzaville; il a interdit l'importation de l'eau-de-vie dans les contrées où s'exerce son influence. Mais, comprenant qu'il faut une puissance spirituelle pour civiliser et relever les nègres, il a demandé à la maison des Missions de Paris d'envoyer des missionnaires au Congo. MM. Allégret et Tesseirès s'embarqueront prochainement pour le Gabon, où se trouvent déjà des instituteurs français, pour se familiariser avec le peuple et la langue du pays. Après cela, ils se rendront dans le bassin du Congo pour faire un voyage d'exploration et étudier les conditions de la fondation d'une station missionnaire.

Après avoir en vain essayé d'atteindre la région du Soudan central par le Congo et l'Oubangi, M. **Graham Wilmot Brook** est venu à Lagos, d'où il a visité le delta du Niger. Entré en rapport avec les missionnaires de la Church Missionary Society, il a acquis la conviction que c'est par le Niger et le Bénoué que l'accès au **Soudan central** est le plus facile. L'évêque Crowther partage cette idée. Plusieurs fois il s'est rendu à Bida, capitale de l'émir du Nupé; depuis longtemps il se proposait de se rendre à Sokoto, mais jusqu'ici il en a été empêché. M. Wilmot Brook a demandé à la Société des missions anglicanes de lui permettre de s'associer à son œuvre du Niger comme missionnaire pionnier indépendant, et sa proposition a été agréée. Il désire s'établir tout d'abord à la station la plus avancée, Kipo-Hill, pour étudier la langue haoussa, et entrer en relations amicales avec l'émir de Nupé et d'autres chefs mahométans. Après cela il se dirigera vers le Soudan, où il travaillera de concert avec la mission du Niger; mais tandis que les missionnaires natifs se consacrent aux populations païennes, lui se vouera à l'évangélisation des mahométans.

Il résulte du rapport officiel de M. Alvan Milsom, commissaire du

gouvernement britannique à Lagos, que la population de **Badagry** augmente rapidement par suite de l'immigration continue de réfugiés popos, yorubas et haoussas. Les missionnaires romains établis dans cette ville et à Adijo ont réussi à faire cultiver aux indigènes de vastes étendues de terrain qui produisent de magnifiques récoltes. L'officier anglais qui réside à Kotonou a également fait mettre en culture plus de six kilomètres carrés. Le principal obstacle à la civilisation est l'importation des spiritueux allemands de qualité détestable. Un quart des habitations de Kotonou ont été transformées en cabarets qui sont des centres de démoléralisation et des repaires de criminels. Porto-Novo est l'entrepôt d'où ces alcools sont dirigés sur les autres points du littoral. Le mal a pris des proportions telles que les habitants ont eux-mêmes pétitionné auprès du gouverneur pour que la vente des liqueurs fût prohibée. M. Milsom estime que cette mesure serait des plus avantageuses pour toute la colonie.

Des renseignements intéressants sont arrivés en France sur le voyage d'exploration de M. le **capitaine Binger** dans le Soudan occidental. Arrivé à Kong en mars 1888, il se proposait de prendre la route de Yendi (visité en 1882 par le capitaine anglais Lonsdale, et en mai de l'année dernière par M. von François), jusqu'à Robodioulassou, pour aller à Mosi par le Ylinga. Il espérait y arriver à la fin d'avril et revenir à Kong par le Gottago. M. d'Albéca, administrateur colonial français de Grand-Popo et Agoué, apprit que M. von François avait entendu dire par des noirs, à Salaga et à Gambaga, qu'un blanc était arrivé à Kong avec quelques porteurs. Il résolut de se mettre en communication avec M. Binger et pour cela expédia à Salaga, avec une lettre, le nommé Bakari, un des nombreux musulmans qui viennent dans les comptoirs français d'Agoué et de Grand-Popo acheter du sel, de la poudre et des fusils. Parti d'Agoué le 26 septembre, le messager suivit la route ordinaire des caravanes à travers les pays de Togo, d'Ewé, d'Adélé, jusqu'au Volta moyen. Le 22 décembre il rentrait à Agoué porteur d'une réponse de M. Binger d'où nous extrayons ce qui suit : « Je suis de retour du Mosi depuis fort peu de temps, et quitte Salaga demain 12 novembre, pour faire retour sur nos établissements de la côte des Graines et d'Ivoire (Assinie et Grand-Bassam), où je compte arriver fin mars ou courant d'avril 1889, en repassant par Kong. Comme bien vous pensez, j'ai eu des hauts et des bas dans mes tribulations à travers ces pays ignorés jusqu'à ce jour. Je suis cependant en aussi bonne santé que l'on peut se trouver après deux ans de privations de tout genre, et, si Dieu

continue à me conserver des forces, je ne tarderai pas à regagner notre chère France. Je voudrais pouvoir vous donner quelques détails sur ce que j'ai fait et sur ce qui me reste à faire, mais je ne considère pas cette voie comme suffisamment sûre pour entrer dans des explications plus amples. Si l'occasion se présente, je ferai parvenir de mes nouvelles à Assinie ou Grand-Bassam dès mon arrivée à Bitougou (Bountoukou, de la carte de Lannoy), appelé aussi Gottogo par les Maudi. Ce point me paraît jusqu'à présent être assez exactement placé sur la carte précitée; il est séparé du Kong par la rivière Coumouy (Comoé), à une distance de vingt jours de marche (environ 350 à 400 kilomètres), direction du nord-ouest. Les communications de la région que j'ai visitée avec Timbouctou sont très rares... »

#### NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

MM. Fol et Barrois ont été chargés d'explorer, au point de vue zoologique, le littoral de la Tunisie.

M. Léon Moncelon, ex-délégué de la Nouvelle-Calédonie au Conseil supérieur des Colonies, va partir pour la Tunisie, qu'il se propose d'étudier au point de vue colonial. Il l'explorera dans ses principales parties, jusqu'aux frontières de la Tripolitaine.

On mande du Caire au *Daily Chronicle* que le mahdi avait adressé à l'empereur d'Autriche un message l'invitant à envoyer un prêtre qui donnerait les secours de la religion à Slatin-bey et aux autres prisonniers autrichiens retenus dans le camp des derviches. Le consul d'Autriche vient de répondre par une lettre déclarant que l'empereur est très touché de l'invitation du mahdi et de la façon humaine dont sont traités les prisonniers autrichiens, et annonçant qu'un religieux de l'église catholique sera dirigé sur Omdurman, s'il est muni d'un sauf-conduit. Cette lettre a été envoyée à Khartoum par la voie de Souakim.

Une dépêche de Zanzibar annonce que la British East African Company ne permettra l'accès des pays compris dans la zone d'influence anglaise à aucun Européen, s'il n'est muni d'un passeport délivré par le consul général de la Grande-Bretagne.

Le Reichstag de l'empire allemand sera saisi d'un projet de loi créant une ligne de vapeurs subventionnée de Hambourg à Zanzibar.

Après avoir recruté son état-major d'officiers et de fonctionnaires composé d'une soixantaine de personnes, M. Wissmann, commissaire du gouvernement impérial, a quitté Berlin. Il s'embarquera à Brindisi, et trouvera en Égypte un millier de Soudanais qu'il a fait recruter.

D'après un télégramme de Zanzibar, des messagers de Tipo-Tipo, porteurs de lettres pour Stanley, ont été attaqués et maltraités par les Arabes. Ils ont dû rebrousser chemin et prendre une autre route pour se rendre à leur destination.

La Compagnie des Messageries maritimes a fait construire un nouveau steamer, le *Mpanjacka*, pour faire le service côtier de Madagascar, comme annexe des lignes postales qui relient cette île à la France.

Ensuite d'une convention signée avec le gouvernement hova, M. Iribé a installé à Tananarive une fabrique de céramique et une filature de soie.

Le *Transvaal Observer* annonce qu'un accord est enfin intervenu entre la Compagnie du chemin de fer de la baie de Delagoa, les concessionnaires hollandais et le gouvernement du Transvaal. Les travaux de la ligne de la frontière portugaise à Prétoria commenceront prochainement. La voie passera par Barberton.

A une soixantaine de kilomètres de Johannesburg, sur la route de Prétoria à Heidelberg, a été découvert un riche gisement de plomb argentifère, dans le voisinage duquel des mines de houille sont déjà exploitées. La ligne de la baie de Delagoa à Prétoria assurera à ce gisement une exploitation très rémunératrice.

Le Volksraad de l'État libre du fleuve Orange a décidé la construction d'une ligne de chemin de fer de l'Orange au Vaal, passant par Bloemfontein.

Lo-Bengula, roi des Ma-Tébélé, a chargé deux de ses indunas d'une mission auprès de la reine d'Angleterre. Ils sont accompagnés par M. E.-A. Maund, lieutenant attaché à l'état-major de sir Ch. Warren lors de l'expédition de ce dernier au pays des Ma-Tébélé en 1885.

La Compagnie italienne, la Veloce, s'est mise d'accord avec les compagnies anglaises de navigation, l'African Steam-Ship Company et la Castle Line, pour les services entre l'Italie et l'Afrique occidentale et méridionale. La Veloce, qui a cinq départs par mois de Gênes pour la Plata, touchera à chaque voyage à Las Palmas (Canaries), où se feront les transbordements pour les escales de la côte d'Afrique de Monrovia jusqu'à Natal.

Les sondages pour la pose du câble télégraphique sous-marin entre Loanda et Cape-Town sont terminés. La fabrication du câble en Angleterre avance, et tout permet d'espérer que les navires chargés de l'immerger partiront prochainement pour la côte occidentale d'Afrique. Il est donc probable qu'avant la fin de mars l'Afrique sera complètement entourée d'un câble sous-marin.

Le consul belge de Gorée a communiqué à son gouvernement que l'industrie du caoutchouc a remplacé la culture des arachides qui, vu leur qualité inférieure, ne pouvaient pas soutenir la concurrence avec celles de l'Inde. Les premiers essais de récolter le caoutchouc dans le bassin de la Cazamance datent de 1883; dès lors l'exportation de ce produit n'a cessé de progresser. La même qualité fournie par la Guinée portugaise ne se paie que fr. 2,75 à fr. 3 le kilogramme, tandis que le caoutchouc de la Gambie se paie de fr. 6 à fr. 6,50 le kilogramme.

Jusqu'ici la circulation des céréales était interdite au Maroc. Un décret impérial vient d'accorder, pour une durée de cinq mois, le libre cabotage du blé et de l'orge d'un port à l'autre de l'empire marocain.

Le sultan du Maroc a envoyé à Berlin une ambassade pour féliciter le nouvel empereur et négocier un traité de commerce entre l'Allemagne et le Maroc.